

AGRICULTURE ET ALIMENTATION VEGETALE DURANT L'AGE DU FER ET L'EPOQUE  
GALLO-ROMAINE EN FRANCE SEPTENTRIONALE

Thèse soutenue par Véronique Matteredne le 26 mai 2000

De toutes les sciences humaines, l'archéologie est peut-être celle qui a connu, au cours d'une histoire déjà longue, les progrès les plus spectaculaires, en relation directe avec l'apparition de nouvelles méthodes d'investigation physique. Il s'agit, ici, de *carpologie*, c'est-à-dire de l'étude des macro-restes végétaux, comme disent les spécialistes, pour les distinguer des vestiges microscopiques comme les pollens. Assez curieusement, cette spécialité ne s'est développée qu'avec pas mal de retard, en tous cas en France. Et c'est avec quelque surprise que nous apprenons, en commençant notre lecture, qu'au moment où Véronique Matteredne a entrepris ses recherches, le Nord de la France était encore une *terra incognita* sous cet aspect. On y avait beaucoup travaillé sur l'habitat, la forme des terroirs ou l'élevage, thèmes qui ressortissent, soit à l'archéologie générale, soit à l'archéozoologie. Mais l'agriculture au sens étroit du terme (la production végétale) était restée dans l'ombre. C'est cette lacune que V. Matteredne a entrepris de combler, sur un territoire étendu à cinq régions (Nord, Picardie, Haute-Normandie, Ile-de-France, Champagne) et pour une période de quinze siècles, allant de 1000 avant J.-C. à 500 après. Ses conclusions, nous dit-elle, sont basées sur l'étude de 232 000 restes végétaux trouvés dans 78 sites : c'est à la fois beaucoup pour un seul chercheur, même avec l'assistance d'un laboratoire, et peu par rapport à l'étendue du territoire et de la période. Mais c'est ainsi que vont les choses en archéologie.

Cela dit, les résultats en valaient la peine. J'ai relevé par exemple l'importance des glands au début de la période (Hallstatt et La Tène ancienne). Cela confirme ce qu'on savait depuis quelques années pour le Sud de la France : à côté de l'agriculture, la cueillette a très longtemps conservé un rôle qu'on a eu tendance

à sous-estimer. Il y a donc lieu de relativiser ce qu'on a appelé un peu vite la "révolution" agricole néolithique. Non pas pour substituer un autre modèle à celui-là. Il s'agit seulement de mieux prendre en compte les rapports plus complexes qu'il n'y paraît entre cueillette et agriculture (et élevage) dans les sociétés de subsistance.

D'autres résultats suggestifs concernent l'époque romaine. C'est par exemple l'expansion du froment (blé tendre) aux dépens des blés vêtus (amidonnier, épeautre) en Ile-de-France et dans le Sud de la Picardie, dans les meilleures terres, pas trop calcaires. Le froment y apparaît comme un véritable "marqueur" de la romanisation, avec son cortège d'innovations : le développement des villes et d'un commerce à longue distance (attesté par ailleurs par la présence de fruits exotiques), mais aussi celui des techniques de la meunerie et de la boulangerie. Le froment était présent depuis longtemps dans la plupart des sites étudiés, mais sans y être prépondérant. Il semble bien qu'en dernière analyse, ce soit la diffusion du moulin rotatif qui ait été le facteur déterminant de son expansion.

Dans le même contexte, V. Matterne présente une hypothèse intéressante et originale à propos du seigle. Présent lui aussi depuis assez longtemps, mais comme mauvaise herbe, il est mis en culture ici et là dès le Ier siècle de notre ère. Mais pas n'importe où : dans des sites urbains ou péri-urbains et dans des terroirs de sols riches, plutôt favorables au froment. D'où l'idée que le seigle aurait été mis en culture spécialement pour l'alimentation des chevaux. C'est une idée qui mérite d'être prise au sérieux, même si ce n'est pas la seule possible. Elle rejoint en tous cas une autre constatation, déjà ancienne : c'est à l'époque romaine que la faux à foin, apparue quelques siècles auparavant mais sous des formes assez modestes, atteint des dimensions comparables (voire parfois plus grandes) à celles des faux modernes. Il se pourrait bien qu'on doive admettre une intensification générale des systèmes d'élevage, dont le développement de la faux comme la culture du seigle seraient des manifestations différentes. Dans cette perspective, d'ailleurs, une autre question se pose,

celle de l'avoine. L'avoine n'est pas tout à fait absente des sites étudiés par V. Matterne, mais nous n'apprenons rien de précis à son sujet. C'est un peu dommage. L'avoine a presque autant d'importance que le seigle dans ce qu'on peut appeler les agricultures médiévales de l'Europe non méditerranéenne (le terme "médiéval" convient mal, je l'emploie faute de mieux). Que son importance reste négligeable jusque vers 500 après J.-C. est en soi une constatation fort importante, qu'il ne faudrait pas passer sous silence.

Il en est de même d'une autre plante, le chou. L'époque romaine, nous dit V. Matterne, est celle de l'introduction du seigle, de la gesse, du chanvre et de la betterave. Est-il pensable que le chou, à supposer qu'il n'ait pas déjà été présent, ne les ait pas accompagnés ? Peut-être les méthodes de la carpologie ne permettent-elles pas d'en détecter les restes. Dans la perspective d'un dialogue entre archéologie et histoire, ce genre de question ne doit pas être passé sous silence. Ou, pour le dire autrement, il faudrait qu'en face des nouvelles données de l'archéobotanique, celles de l'histoire (ou de la philologie) soient tenues à jour.

Cela dit, la carpologie offre d'autres ressources que de pouvoir déterminer la présence ou l'absence de telle et telle plante. L'étude des adventices, par exemple, permet dans une certaine mesure de savoir si les céréales étaient semées en automne ou au printemps. Elle donne aussi des indices sur les techniques de récolte, etc. Mais ici, on est dans le domaine des probabilités. Tous ces indices ne sont valables que s'ils peuvent être corroborés par d'autres, par l'outillage par exemple. Or sur ce plan, l'indigence des données est extrême. Les trouvailles d'outils sont rares et en grande partie douteuses. Ce qui laisse la porte ouverte à toutes les spéculations.

La thèse de V. Matterne est représentative d'un effort considérable et original pour aller des données archéologiques aux pratiques. Dans ce domaine difficile, l'auteur est probablement allé jusqu'au bout de ce qui est actuellement possible. Pour faire mieux, il faudra que se développe un dialogue où, jusqu'ici, les archéologues manquent un peu de partenaires.